

LABORATOIRE DES CONCEPTS LE SIGNIFIANT ET LE CONCEPT

HENRY FONTANA,
PAOLO LOLLO,
JACQUES SIBONI

Paolo Lollo – Deuxième rendez-vous du laboratoire des concepts de psychanalyse, organisées par l'Association Corpo Freudiano. Dans la première rencontre nous nous sommes interrogés sur le concept d'inconscient, concept fondateur de la psychanalyse. La deuxième rencontre, celle d'aujourd'hui, voudrait questionner le concept de signifiant, la troisième, fixée pour le 7 avril, concernera le transfert.

Dans chaque rencontre, des intervenants prendront la parole pour ouvrir le débat et pour solliciter la réflexion des participants. L'idée est de faire de ce lieu un lieu de discussion, un laboratoire d'idées où tous puissent exprimer leur point de vue et proposer leurs réflexions avec le désir d'enrichir les concepts de la psychanalyse.

À propos de l'objet de notre rencontre d'aujourd'hui, une question préalable me vient à l'esprit: le signifiant est-il un concept, une notion ou simplement un signifiant? Si une notion est une connaissance acquise autour de quelque chose, le signifiant serait donc une notion de la linguistique, définie par FERDINAND DE SAUSSURE comme l'empreinte psychique (l'image acoustique) d'un son. En outre, le signifiant serait l'une des deux parties du signe linguistique, l'autre étant le signifié. Ce dernier renvoie au concept puisqu'il met/prend ensemble, il abstrait/extrait la chose et la transforme en une idée, en une image. Mais alors le signifiant n'est pas un concept puisqu'il n'abstrait, il n'extrait de la chose aucune image. Le signifiant ne se réfère pas d'une façon automatique au signifié et il ne peut se définir que comme signifiant. Ce n'est pas parce qu'il y a un signifiant qu'il y a automatiquement un signifié. Mais alors comment signifier un signifiant? Avec une certaine liberté théorique et en même temps poétique, je constate que le mot signifiant rime avec le mot analysant. Il s'agit de deux participes présents qui résonnent quand ils sont prononcés. Je trouve la chose intéressante et, en même temps, énigmatique: Y a-t-il un rapport entre ces deux participes présents — c'est-à-dire entre choses qui participent du présent — qui participent de quelque chose qui est près de *l'ente* (Entité), près de la Chose, près du Réel? Je pense, en effet, que le signifiant, et l'analysant sur le divan, pendant le travail analytique, sont proches de cette chose qu'est le réel, proches de cette chose qui échappe à toute prise conceptuelle, mais que nous pouvons approcher, d'une manière ineffable, par les plis de la parole, même poétique.

Les deux mots *signifiant* et *analysant* produisent une résonance. Ils riment. Il se peut que ce soit par cette réverbération que la parole approche, touche le réel. Quand LACAN parle du signifiant, il nous fait part d'une énigme. *Le signifiant est le matériel audible*. [Lac54, 23 juin] Pourquoi le signifiant aurait à faire plus au son qu'à l'image? Dans quel sens dit-il audible? Est-ce que cela a à faire avec la sonorité? Où nous emmène donc cette résonance entre signifiant et analysant?

Date: July 18, 2018, #A18062803.

Rencontre de CorpoFreudiano Paris et Topologos Lutecium Paris le 24 mars 2018, Transcription : MONIQUE DE LAGONTRIE et texte révisé par les auteurs. Document réalisé grâce à L^AT_EX et L^AT_EX.

Doit-elle être entendue comme une répétition? Comment entendre cette, répétition, cette identité de son? Il s'agit, à mon avis d'une identité singulière, qui a le pouvoir d'ouvrir à la différence. Le signifiant certes résonne, seulement en présence d'un autre signifiant, et c'est à partir de cette *re-sonance* qu'une nouvelle association de sens peut se frayer un chemin. Le signifiant existe dans sa sonorité: cela est sa force et sa faiblesse. Ce qu'on entend de lui est donc sa résonance qui est, en même temps sa source, son origine, mais aussi sa limite, sa mort. Intéressant est la remarque faite par Henry Fontana lors d'une rencontre de Corpo Freudiano: en grec ancien *φωνή*, signifie *voix*, mais le mot *φωνος* (*omicron*) signifie meurtre c'est une même consonantique. Cela pourrait nous suggérer que la voix signifiante est le meurtre de la chose, et en même temps une possible source de signification:

Un signifiant est la source des significations et non pas dépendance des significations.[Lac56, 31 mai]

nous dit LACAN. C'est du signifiant que découle donc une possible signification. C'est à partir de la source que l'eau coule. Le signifiant est la source. Donc le signifiant serait quelque chose qui va au-delà du concept, au-delà d'une notion immobile et figée par une définition, puisque comme une source il a la faculté de se renouveler, de créer des nouveaux sens, de faire surgir et de faire écouler le sens, comme une source fait écouler toujours de l'eau nouvelle.

C'est pour cette raison que pour LACAN

Dans l'investigation analytique le signifiant a le rôle essentiel, médiateur et primordial.

Il précède toute signification et il a pour fonction de la permettre, de la transporter en tant que médiateur. On peut donc bien comprendre que sur le divan de l'analyste quelque chose d'essentiel se passe grâce au signifiant puisqu'il a un rôle médiateur et primordial. *Le signifiant est l'élément guide* [Lac56, 02 mai], ajoute LACAN, faisant allusion au travail de l'analyse, qui est guidée par le signifiant.

Donc, on a bien fait de commencer nos laboratoires avec le concept de signifiant même si apparemment pour la psychanalyse, le signifiant n'est pas un concept, même s'il l'est pour la linguistique. Selon LACAN *Le signifiant en lui-même n'a pas de signification propre* [Lac56, 18 avril]. Le signifiant en lui-même est insuffisant pour la signification, il a besoin de quelque chose d'autre. Il existe seulement dans cette insuffisance, dans un manque, dans un trou. D'ailleurs ajoute LACAN

Tout vrai signifiant est, en tant que tel, un signifiant qui ne signifie rien. [Lac56, 11 avril]

Tout vrai signifiant c'est quelque chose qui, tout seul, isolé, ne signifie rien. C'est un paradoxe, au cœur de l'analyse. Un signifiant trouve sa réalisation seulement en rapport avec un autre signifiant. Un signifiant isolé ne signifie rien, mais ne signifie pas qu'il ne vaut rien. Nous ne pouvons pas renoncer à lui. Impossible de s'en passer. En tant que signifiant isolé, *orphelin*, il acquiert même une force et une puissance encore plus grandes puisqu'il peut se mettre en rapport avec une multitude de signifiants. Il est là pour ne rien dire, pour être rien, mais ce rien, que j'entends comme un vide, lui confère la possibilité de s'associer à d'autres signifiants. C'est dans cette rencontre, de signifiants différents que surgit un sens qui n'est pas préétabli, qui n'est pas dogmatique.

Mais par ailleurs *Le signifiant est signe d'une absence*. [Lac56, 14 mars] *Le signifiant, en tant qu'il fait partie du langage, est un signe qui renvoie à un autre signe*. [Lac56, 14 mars] C'est grâce à ce signe d'une absence que la chaîne signifiante se met en mouvement. Le signifiant donc pour la psychanalyse n'est pas une notion, même pas un concept, mais un signifiant.

Avec ses quelques remarques, j'ouvre le laboratoire du concept. Je donne la parole à J. SIBONI et à H. FONTANA.

Jacques Siboni – Quelle est l'origine de ce travail? C'est la suite de conversations que nous menons HENRY FONTANA et moi sur des concepts qui nous touchent essentiellement dans notre travail analytique. Et ce qui est apparu dans une des premières conversations que nous avons eue, c'est que, deux concepts, puisque ce sont aussi des concepts, pouvaient aussi s'opposer: le concept de *concept* et le concept de *signifiant*. Moi-même souvent j'emploie l'un pour l'autre de façon tout à fait fautive. Donc c'est à partir de cette recherche de ce qui les conjoint et de ce qui les disjoint qu'avait démarré une de nos conversations qu'on avait même, sur l'incitation d'Henry, nommée *disputation* par opposition à *discussion*. Peut-être, Henry, seras-tu amené à dire l'opposition entre discussion et disputation? Je voulais démarrer et parler un peu de cette notion de concept et j'aimerais bien que tu nous dises comment tu situes le signifiant par rapport au concept. Alors, en ce qui concerne le concept, il a comme particularité d'émerger à un moment chez l'humain. L'humain commence à employer tel terme et on s'aperçoit que ce concept existe de tout temps. Notamment c'est tout à fait évident pour les lois physiques, la loi de la chute des corps n'avait pas besoin de mathématiciens ou de physiciens pour exister, elle existait avant. Ce fut le cas également pour EINSTEIN qui a mis des mots sur la relativité alors que la relativité existait avant. Notamment on l'observe sur des phénomènes qui se sont produits il y a des milliards d'années. Donc le concept a la particularité de se répandre dans l'espace et dans le temps. Alors, est-ce que tu peux nous dire comment tu situes le signifiant par rapport à cet universel du concept?

Henry Fontana – Le signifiant est un point fondamental à relever de la cure psychanalytique, c'est entre autres la question qui est à prendre comme importante dans l'écoute du discours de l'analysant. On ne peut pas travailler la question du signifiant si on ne la rattache pas à la langue parlée et si on ne fait pas la distinction entre ce qu'est le langage et ce qu'est la langue. Le langage, quant à lui, ne nous met jamais dans un rapport immédiat: ni avec l'être ni avec le désir. L'élément de parole est, quant à lui, créateur de langue et c'est à la langue, quelle qu'elle soit, que l'instinct s'applique. Et le signifiant est du ressort de la langue. Il n'est pas possible de faire un travail d'analyse linguistique si on ne s'approche pas d'abord des langues souligne FERDINAND DE SAUSSURE dans son cours de linguistique générale et, dit-il

L'étude du langage comme fait humain est contenu tout entier ou presque tout entier dans l'étude des langues. . . Vous n'avez plus le droit d'admettre d'un côté le mot et de l'autre sa signification, vous devez seulement constater le *kénôme* et le sème associatif. [Sau65]

ÉMILE BENVENISTE va dans le même sens:

La réflexion sur le langage n'est fructueuse que si elle porte d'abord sur les langues réelles.

À cela s'adjoint une pensée de JACQUES LACAN:

Un psychanalyste doit s'introduire à l'ordre de la Chose en distinguant fondamentalement le signifié du signifiant.

À l'ordre de la Chose! C'est-à-dire à l'ordre de ce qui reste d'inassimilable de la Chose. Ici, la question du signifiant apparaît donc comme une attention s'inscrivant entre le *kénôme* et le *sème associatif*.

Car c'est le point de vue seul qui fait la Chose.[Sau65]

Le *kénôme* (en grec *κενός* veut dire *vide*). *Vide*, instant immanent du vide originel, celui du chaos et non pas *rien*. Chaos, *χάος* en grec veut dire ouverture: du

verbe *kainô* qui signifie ouvrir la bouche. Les linguistes écrivent *kénôme* comme ceci: Ω . Quant au *sème associatif*, c'est facile à entendre. Dans la langue grecque *semeion σημειον*, outre son sens de signe *distinctif* le sème porte aussi le sens de *témoignage*. Cela veut dire que l'instant du signifiant est un témoignage du locuteur. Il témoigne du sujet qui parle. Il fait entendre quelque chose à l'instant même où le sujet le dit. Cette question du parler réalise que le signifiant témoigne de celui qui parle. Mais parler ça ne suffit pas, en analyse on le sait, parler ne suffit pas il faut encore se nouer à ce que l'on dit quand on parle. Freud disait: *anknüpfen*, se nouer. Signifiant, en latin *significans* veut dire *qui donne à entendre*. Plus qu'un simple mot, *significans* veut dire qui donne à entendre, à l'instant même où cela se donne à entendre. *Du sujet parlant*, le signifiant est quelque chose qui au *kénôme* offre donc une ouverture et, par le *kénôme*, au *sème associatif*: ce à quoi ça s'associe. Cet instant-là, est le *καipός*, c'est à dire le moment convenable, en suspens et apprêtant le sujet à un rapport immédiat: et avec son être et avec son désir. En suspens de quelque chose qui de la langue va être dit. Il s'agit là d'une coupure dans le discours. Une coupure dans le langage. Une faille. Le signifiant c'est une faille dans le langage. *Eine Spalte*. Dans la perspective ou dans l'expérience linguistique, le signifiant seul fait apparaître l'ensemble de ce qui se dit. Lui seul garantit la cohérence de l'ensemble comme ensemble. C'est audible LACAN appelait cela *la cohérence primaire*.

À l'instar de ce qui s'entend quand, par exemple, l'enfant jacule des mots, des bribes de mots. Au moment où elle advient, la signifiante oppose entre eux les éléments irréductibles du langage. Elle permet de distinguer l'objet phobique signifié de l'objet perçu dans cette faille. Et à ce moment-là, le sujet tel qu'il était apparu jusque-là et tel qu'il semblait se connaître, disparaît dans le signifiant qu'il devient. Il disparaît dans ce qui advient. Dans un rapport réel et immédiat avec ce qu'il est et avec le désir. Se donnant à entendre. *Significans!* Transitivement, souffrons donc, là, de ne pas nous positionner tout de suite en psychologue connaisseur pour en donner de la signification!

Il n'y a dans la langue, ni signes, ni significations, mais des Différences de signes et des Différences de significations: lesquelles 1° n'existent les unes absolument que par les autres (dans les deux sens) et elles sont donc inséparables et solidaires; mais 2° elles n'arrivent jamais à se correspondre directement.

F. DE SAUSSURE emploie ici *signe* au sens ordinaire de signifiant. Déjà. Le signifiant n'existe que par un autre signifiant, n'est-ce pas! Quant au signifié *significatum*, il veut dire *qui désigne*. Le signifié est un concept qui désigne et renvoie toujours d'une signification à une autre signification. Cela ne mène pas bien loin que d'être renvoyé d'une signification à l'autre. Dans le langage, il est nécessaire, disait JACQUES LACAN, de considérer la structure même du matériel de langage sur deux niveaux: le synchronique, comme moment ouvert au rapport d'immédiateté et le diachronique, comme référent et agent d'étude. *Synchronique* ($\sigma\upsilon\nu\text{-}\kappa\rho\omicron\nu\acute{o}\varsigma$ en grec). Cela veut dire qui tombe en même temps que le temps, en même temps que le temps où ça tombe. *Diachronique*. C'est à dire, à travers le temps, tout au long du temps ($\delta\iota\alpha\text{-}\kappa\rho\omicron\nu\acute{o}\varsigma$). En d'autres termes, le diachronique est le temps de la remémoration et donc nous fait nous intéresser prioritairement à la signification. Celle que l'on connaît déjà ou que l'on pense connaître. Le *synchronique*, c'est le moment du temps où ça se passe. En tant que chiffre, le zéro, le zéro du sens, symbolise la place du signifiant. Le 0, le zéro du sens. En tant qu'action, le *Trait Unaire* indique la place où se tient la fonction du signifiant: dans ce trou-là! LACAN a tiré cette traduction de l'expression allemande *einzigster Zug*, qui veut dire simplement *action unique*. *Einzigster* porte aussi le sens de *extraordinaire*. Le moment du

signifiant ouvre donc à une action unique et extraordinaire: celle du locuteur. Le *Trait Unaire* est donc bien la marque du singulier. Elle est la marque distincte qui lie le sujet à ce qu'il est en train de dire. Le *Trait Unaire* ce n'est pas un alphabet, il est la fonction de support de la *Différence*. En disant *Différence*, je livre un terme, un terme extrêmement important. En grec *Différence* se dit *diaphora διαφορά*. Quand nous parlons français, c'est grec que nous parlons. En effet, si vous entendez *Différence* c'est quasiment pareil que d'entendre *dia-pho-ra*. Et *diaphora*, cela veut dire: *à travers un trou*. *Dia-phora*, (du verbe *phorein*, porter et qui a donné forer). *Différence/Diaphora*: qui fait un trou dans la signification, dans le savoir. *La Différence*, la *Diaphora*, c'est un universel. Au II^{ème} siècle de notre ère, l'École d'Alexandrie reprenant les *Catégories* d'Aristote, isola des Universaux la *Définition* et, en lieu et place, y substitua la *Différence*. Ainsi furent alors énoncés comme Universaux: le Genre, l'Espèce, la *Différence*, (en lieu et place de la *Définition*), le Propre et l'Accident. La *Définition* aristotélicienne, décrétèrent les Vocalistes (c'est ainsi que depuis lors on dénomma les membres de cette École), est un concept alors que la *Différence* est un acte. Un acte vocal. Celui du sujet (*εκαστος*) pris un par un. La *Définition* semblant exister par la pensée ne se porte pas sur la pensée elle-même, mais sur ce qui est pensé et dit *de cette façon*. Voici l'axiome alexandrinien:

Ce qui est signifié (par la *Définition* *τό σημαίνόμενον*) n'appartient pas au signifié (de la *Définition* *τοῦ σημαινομένου*), il appartient au sujet (*εκαστος*), pris un par un, qui l'énonce de sa propre voix consonante.

Et qui le fait entrer dans la faille du *kénome*. Cela bouleversa la pensée occidentale. LACAN dira ainsi que *le signifiant est audible*. La *Définition* se dit *ὀρισμός horismos*, du verbe *horizô* qui nous a donné horizon en français, et qui veut dire *limiter*, mettre une limite. La signification, donc la définition, met une limite aux choses et, dans la cure analytique, nous savons très bien que le propos n'est pas de mettre des limites, c'est au contraire de laisser la voix s'énoncer librement, c'est-à-dire le parler s'exprimer librement pour qu'il fasse entendre à un moment donné ce qu'il n'avait même pas prévu de dire.

Notre doctrine du signifiant ne se fonde pas sur l'assomption des archétypes divins mais ... sur les langues qui sont ou qui furent effectivement parlées. [Lac66]

Au II^{ème} siècle la *Différence* devint donc un universel. Et, au demeurant, du même coup, le signifiant un universel. C'est ainsi que, comme marque distincte qui lie chaque sujet à ce qu'il dit, le *Trait Unaire* support de la *Différence* fait trou. Il crée faille.

Le *Trait Unaire*, c'est ce que je dis, c'est-à-dire la *Différence*. Et à côté de ce que je dis subsiste un, puis un, puis encore un. [Lac72]

Il faut mettre le signifiant dans le trou du discours pour que l'ensemble tienne. [Lac69]

J'ai dit tout à l'heure que le signifiant est une coupure. Il est quelque chose qui, comme une incise, entre dans une coupure du langage coutumier. Et qui rompt d'avec l'ontologie de sens commun issue d'un aristotélisme scolaire laquelle sous-tend toujours vivace, le triangle sémiotique: mot, concept, référent / *vox, conceptus, res*; triangle sémiotique qui conduit à une langue visuelle ainsi qu'à une pratique conceptuelle en vue d'une préconception inutilisable. Inutilisable parce que gagée par une ontologie des substances en quête de significations et de définitions. En quête de finalité aussi où, dans le droit fil de l'adage scolastique qui édicte qu'une chose tient lieu d'une autre *aliquid stat pro aliquo*. Toute finalité n'est autre qu'une

sorte de déification conçue comme une *déiformité*. S'il n'y a pas de rupture on reste dans le registre de la signification et de la définition. Définition, rappelez-vous, *horismos*, c'est-à-dire qui met un horizon. Il est nécessaire à un moment donné de sortir du modèle du signe indiqué comme le chemin pour aller vers un modèle de passage afin de franchir les obstacles ontologiques de référence; le *kénome* ouvrant au parlêtre par le signifiant apparaît dans la langue comme semblable au chaos.

Il nous faut nous écarter de cette pauvre consuetude que nous avons
de cogiter *abducere a consuetudine cogitationis*

disait CICÉRON. Le parlêtre est une transformation. Il est l'instant d'une perlaboration qui, entre S_1 et S_2 , discrimine les pulsions de vie et de mort. S_1 signifiant maître dans lequel le Trait Unaire fonctionne comme support de la Différence, nous l'avons dit, et S_2 c'est le savoir inconscient. Entre les deux, se situe le désêtre de la signification, c'est à dire le passage du mythe à une logique de transduction (selon GILBERT SIMONDON donnant lieu, par voie de perlaboration, au *kairos* plénier de la transformation). Parce que la signification maintient le sujet dans une suffisance de surface et fait manquer sa place à l'articulation signifiante de notre rapport à l'être. La suffisance nécessite d'être entamée. Le *kénome*, au plan du signifiant, est un passage, il représente donc une perspective. Une perspective qui va du signifié vers des signifiants indéterminés et le sème associatif est une vocale. Ayant symbolisé le *kénome* — instant de suspens — comme ceci: $\cap$, notons le sème associatif de cette façon: $\supset\subset$. Le sème associatif intervenant dans le discours, il est l'unité qui constitue le signal minimal pour tout sujet signifiant. Je dis *sujet signifiant*, et vous voyez que signifiant devient un participe présent. Ainsi, ne se différenciant plus ontologiquement entre langage et pensée, les deux cavités, $\supset\subset$, se différencient uniquement par leur orientation spatio-temporelle, c'est à dire, temps synchronique, vers ce qui était avant et qui n'est plus là: $\supset$, et temps diachronique, vers l'après qui n'est pas encore là: $\subset$. Contrairement à la langue, le langage n'est pas une expression naturelle. Il est constitué par des lois

et les lois nous apprennent aussi ce qu'elles excluent (J.LACAN).

Donc le langage n'a pas de rapport immédiat ni avec l'être ni avec le désir (cela ne veut pas dire qu'il n'en n'ait pas, mais ce n'est pas immédiat) et les signifiants ne sont pas donnés par le langage. Ils ont à être constitués par l'exercice de la langue qui, elle, trébuche en eux. Rappelons ce que disait J.LACAN:

c'est dans le rapport à l'être que l'analyste a à prendre son niveau
opératoire et il doit s'introduire à l'ordre de la Chose en distinguant
fondamentalement le signifiant du signifié. [Lac69]

Ce qu'à priori on incline à ne pas faire. On prend souvent le signifiant pour du signifié. J'y vois là un des malaises de notre culture. À l'origine rien n'est déterminé, rien n'est défini, nous sommes sans ressources et sans expérience. ANAXIMANDRE DE MILET appelait cela *apeiron áпейρων*. Et de la vie n'émane aucune signification. Voilà notre destin, notre *ananké áνάγκη*. Ainsi, la pensée que nous pouvons avoir ne subsiste, ne continue d'être, que d'une articulation signifiante en tant que faille, faille qui s'ouvre dans l'indéfini du langage. C'est pourquoi JACQUES LACAN exalte la barre qui sépare le signifiant du signifié. Cela le conduit à isoler la voix. Je nous rapporte à ce qu'avait inventé l'École d'Alexandrie. En isolant la Définition, elle avait permis que soit introduite la Différence dans les Universaux. En effet, la Différence se fait entendre quand on parle, se fait entendre par la voix comme objet *a*. La voix s'entend donc comme comme l'altérité de ce qui se dit. Objet *a*, elle est l'autre dans ce qui se dit. Elle apparaît dans la faille de l'articulation signifiante. Et c'est là, dans cette faille, que proprement (le propre est aussi un universel) advient et se dit le *Je*. C'est là que le *Je* s'engage par le signifiant qu'il

devient. Et vous savez tous comme moi qu'au *je* on ne s'adresse pas; jamais on ne s'adresse au *Je*. C'est lui, le *Je* qui, avec ses deux faces de désir/jouissance et de fonction/acquittement, s'adresse.

JS – Je voudrais ajouter à ton dire quelque chose qui est l'opposition entre la singularité et l'universel. En ceci que, autant le concept est en soi universel, lorsque je nomme un concept il est universel, autant justement, et c'est peut-être là où LACAN nous a amené, c'est le fait qu'un signifiant est unique. Il émerge effectivement concept au sens de borne car tout nouveau discours sur ce concept repousse la borne. C'est le point final de la dernière phrase qui marque cette borne à un moment donné de l'Histoire, mais la fin de l'Histoire n'étant pas actuelle, cette fin apparente du concept n'est que marquée par sa marque temporelle. De plus, nombre de concepts ont, par nature, un effet rétroactif qui précède leur première énonciation, ceci est le cas notamment dans les lois de la physique et les sciences humaines. Ce n'est, bien sûr, pas le cas pour les inventions marquées temporellement, telle que le téléphone, Internet etc. Ainsi un signifiant ne saurait être un concept alors que je peux parler du concept de signifiant.

HF – Le signifiant on peut même le rater! Et souvent on le rate. . .

JS – Voilà. On le rate, d'avoir méconnu son essence.

HF – En inclinant du côté du signifié. . . de l'avoir raté.

JS – Alors quelle est la responsabilité de l'analysant ou de l'analyste à ce moment-là pour indiquer qu'il y a eu quelque chose qui est sorti du vide? C'est une opposition, en même temps c'est universel, donc c'est formidable quoi. On est en train de parler de la singularité la plus extrême, mais c'est universel. Bien entendu il y a ce célèbre livre de SERGE LECLAIRE *Psychanalyser* [Lec75], où il développe justement dans tout son livre l'émergence d'un signifiant. Par la suite on a compris qu'il parlait de sa propre analyse avec LACAN. Dans le livre, il le présente comme émis par un de ses patients, ce fameux borborygme *Porjeli*, auquel il donne une fonction de signifiant. J'aimerais bien t'entendre sur ce point. SERGE LECLAIRE avait une structure obsessionnelle et un fonctionnement très obsessionnel et lorsqu'il a pointé ce signifiant *Porjeli*, il en a fait, alors pour le coup, son universel.

HF – N'est-ce pas du singulier?

JS – Voilà. C'est son universel singulier; mais ce qui m'a un peu gêné *a posteriori*, non pas quand je l'ai lu parce que j'avais trouvé ça tout à fait formidable, explicite, c'est que ce signifiant avait la faculté d'englober son être. À travers le rêve à la licorne, etc., vous vous souvenez. C'était peut-être une réponse qui venait de sa structure et qui répondait à son attente à lui. Voilà.

C'est là où il y a quelque chose qui rejoint l'ontologie, c'est son être qui s'incarne. À l'époque, étant moi-même, plutôt obsessionnel j'ai trouvé ça merveilleux. J'ai adoré ce livre, me disant, ça y est, c'est là où on a chacun à retrouver ce *Porjeli* personnel qui va résoudre nos problèmes! Un autre point, effectivement c'est tout à fait fondamental ce que tu as apporté sur la notion de synchronie et de diachronie. Comment l'une et l'autre s'expriment. Cette synchronie effectivement entre ce S_1 et ce S_2 , dit que lorsqu'une jaculation sort de ma bouche, eh bien je n'ai pas accès en même temps à mes motivations pour le dire. Il y a quelque chose qui s'y oppose et qui est cette barre. Cette barre infranchissable synchroniquement. C'est-à-dire qu'au moment de cette énonciation, il n'y a pas d'accès pour moi à ma motivation pour le dire. Par contre, où va intervenir la diachronie? C'est qu'éventuellement, si cette énonciation n'est pas source pour moi d'une grande angoisse, et bien je vais pouvoir l'instant d'après avoir accès à ma motivation qui m'a conduit à cette énonciation. Mais nécessairement l'instant d'après. C'est-à-dire que cet instant d'après, ce qui va me venir à la conscience, et bien ce savoir qui s'était exprimé au

moment de cette énonciation vient maintenant en position de signifiant, à nouveau, c'est-à-dire revient en position de S_1 . Dans la dialectique $\frac{S_1}{S_2}$, S_2 qui était à l'instant t_0 en position de savoir inconscient, vient à l'instant d'après t_1 en position de signifiant maître. Mais, ne nous leurrions pas, si S_2 vient en position de signifiant maître conscient, c'est qu'il y a un S_3 qui est alors en position de savoir inconscient, de signifié. Pour le dire autrement, dans le développement temporel des instants, nous avons $\frac{S_1}{S_2}$ puis $\frac{S_2}{S_3}$ puis $\frac{S_3}{S_4}$ etc. C'est comme si les savoirs inconscients avaient franchi cette barre infranchissable. Ou pour le dire autrement c'est ainsi *que les savoirs inconscients franchissent cette barre infranchissable*.

Pour que ces signifiants maîtres passent à la conscience, il est nécessaire que du temps s'écoule. Ce temps peut être une demi-seconde, une heure, ou même une vie! Tout dépend de l'angoisse qui est générée par ces passages. Une question fondamentale se pose alors: quelle est la structure de cette barre magique qui fait qu'à un moment donné, lorsque je suis dans l'énonciation et que je dis *je*, je n'ai pas accès à ce moment synchronique à ma motivation parce qu'il y a une barre qui s'y oppose, mais l'instant d'après je peux avoir une conscience tout à fait satisfaisante de ma motivation de l'instant d'avant? Quelle est la structure de cette barre magique qui était totalement infranchissable et qui l'instant d'après a comme disparu? Et bien, LACAN nous incite à dire que cette barre qui évoque la barre saussurienne, n'a pas la structure de la barre saussurienne mais a une structure d'anneau de Moebius. C'est-à-dire que la particularité de l'anneau de Moebius qui est tel qu'il n'a qu'une seule face mais que cette face est coupée en deux par la matière de cet anneau de Moebius, eh bien l'instant d'après je suis en face de ce S_2 précédent qui vient en position de signifiant maître. Donc il y a ce glissement permanent, dû au parcours de cette barre qui est très particulière, et qui a la structure d'un anneau de Moebius. Cette structure topologique me paraît être la plus simple qui permet de rendre compte de ces glissements successifs.

HF – Permet d'isoler la voix et de faire d'elle l'autre de ce qui se dit. Importante l'invention des Vocalistes! Importante pour avoir intégré la Différence/*Diaphora* qui ne s'entend que de la voix humaine. À l'époque on désigna la Différence comme une Vocale.

JS – Alors effectivement, le lapsus est bien le parangon de cette différence. Je croyais que j'étais en train de dire *A* et en fait j'étais en train de dire *B*, donc cette différence surgit à mon oreille, après ma voix, mais l'instant d'après; et je peux mesurer par les conséquences subjectives de ce lapsus, cette différence que je méconnaissais.

HF – La Différence, pas cette Différence. Entendons encore le terme grec *diaphora*: *dia* — à travers — qui vient faire un trou, en français forer, qui vient faire un trou dans la pensée et dans ce qui se dit. Voilà l'*exaltation* lacanienne de la barre entre le signifiant et le signifié. Exaltation qui, par la voix, permet par exemple d'*entendre* le lapsus comme l'*autre* dans le discours.

JS – LACAN nous indique que c'est là et pas ailleurs qu'il situe l'inconscient: L'inconscient c'est ce qui n'est pas conscient à l'instant de mon dire. Ceci renvoie aux abîmes d'un psychologisme naïf la notion d'un inconscient à structure d'oignon dont il conviendrait d'enlever les couches une à une! D'ailleurs on trouve très facilement sur Internet de célèbres lapsus d'hommes politiques, de journalistes...

HF – Dans la signifiante du lapsus advient toujours une part de vérité.

JS – Mais oui. C'est là où j'indiquais ce qu'il en est de cette barre et du passage $S_1 - S_2$. Ce temps $S_1 - S_2$, ça peut durer une seconde, Donc il y a un temps qui n'est jamais nul — sauf peut-être dans ce que LACAN nomme la traversée du fantasme ($\mathcal{S} \diamond a$), laissons cela. C'est le temps pour comprendre qui peut durer une demi-seconde ou le temps d'une séance ou le temps de dix séances ou le temps de presque

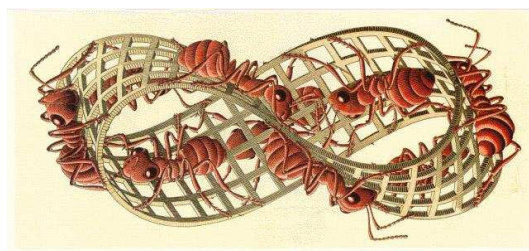


FIGURE 0.1. Anneau de Moebius par Escher

toute une vie. C'est cette superposition, ce parcours de cet anneau de Moebius, la longueur en quelque sorte de cette bande, elle peut être courte ou elle peut être gigantesque demandant un temps considérable pour parcourir un demi-tour. Cf. figure 0.1.

PL – Le travail analytique consiste donc à apprendre — je ne trouve pas d'autre verbe et je sens qu'il n'est pas tout à fait le bon — apprendre à pratiquer le signifiant à la place du concept.

JS – Ah oui!

HF – Ce n'est même pas apprendre parce qu'on n'apprend pas le signifiant.

JS – C'est prendre.

PL – Faire surgir. . .

HF – . . . du *kénôme*.

PL – Oui. Et donc, cette pratique qui dure des années, vise à mettre en rapport ces sons ou cette parole, avec l'être et avec le désir. C'est-à-dire avec cette conjonction, de l'être et le désir avec la voix, le concept meurt et se transforme en signifiant. [**HF** – Oui.] Donc on pourrait dire qu'on est sur le divan, sur le lit du signifiant, en analyse. Ça, c'est le travail à faire. Peut-être une autre chose. On parle de concept, je pense à moi et à nous aussi, quand l'angoisse est très haute. Si l'angoisse est très haute on n'arrive pas à être dans le signifiant. Ce travail analytique d'une langue et d'une parole effectivement parlée comme tu dis, c'est-à-dire cette pratique d'une parole qui n'est pas une pratique de phrases déjà constituées, des mots figés, des discours déjà entendus, c'est une pratique qui amène cette parole effective, je souligne le mot *effective*, qui a des effets, et parmi les effets c'est aussi de baisser l'angoisse et de permettre de faire surgir le signifiant. Donc au cœur de l'analyse: le signifiant qui agit, qui fait surgir. . .

HF – Après une vie entière de longues pratiques, vers la fin de son existence, SIGMUND FREUD, il était déjà à Londres, écrivit que:

La psychanalyse est plus une science de l'inconscient qu'un traitement thérapeutique.

Ça ne veut pas dire qu'elle ne soit pas un traitement thérapeutique, mais, dit-il, elle est plus un savoir de l'inconscient. La distinction est claire. Dans l'immédiateté du rapport qu'il y a entre l'être et le désir, entre S_1 et S_2 la psychanalyse relève de l'inconscient.

JS – Alors justement, à ce niveau-là pour ce qui est justement du terme diachronie, effectivement, je ne l'emploie pas du tout dans le sens de la linguistique qui est ce que tu indiquais et c'est ainsi que l'utilise KOJÈVE, [Koj68] c'est-à-dire au fil du temps comment les mots, les concepts ont évolué dans le déroulement en arche de l'Histoire. Moi je l'emploie dans un sens beaucoup plus restreint qui est celui qui me sert dans la pratique, c'est-à-dire ce qui s'oppose effectivement à la synchronie. C'est-à-dire que dans la synchronie ou dans la métaphore, dans la synchronie des mots qui sont effectivement prononcés à chaque phrase où je commence par je,

eh bien il y a une partie qui effectivement qui est non accessible. C'est dans la synchronie. Et c'est ce que je retrouve dans la métaphore. Quand j'emploie un mot à la place d'un autre...

HF – ... un signifiant appelle un autre signifiant.

JS – Voilà. Mais la diachronie, telle que je l'utilise, c'est le fait que par contre, là, dès l'instant où je parle, eh bien ça met du temps; c'est-à-dire qu'il y a le moment du début d'une phrase et le moment du point final. Et puis après il y a à nouveau un autre sujet qui émerge avec la phrase suivante. On ne peut parler de diachronie sans mentionner la métonymie, laquelle est chaque fois une tentative de raccourcir la durée de l'énonciation en supprimant des mots dans la diachronie du discours effectivement prononcé.

HF – C'est le récit.

JS – Le récit. Il y a à nouveau un *je* éventuellement, il y a un autre sujet. Chaque sujet est différent, pour moi c'est là où j'utilise le terme de diachronie. Parce que c'est le temps de comprendre, le temps pour comprendre que j'ai émis un lapsus, le temps pour comprendre que lorsque j'ai dit quelque chose à mon analyste j'avais telle motivation. C'est le moment de conclure, c'est tout ce processus-là.

HF – Le temps de la psychothérapie est le temps où le sujet s'installe dans le traitement, dans sa thérapie. Il lui faut traverser ce temps. Diachronique. Soulignons cependant qu'au regard de ce qui nous intéresse ici, il nous faut tenter de situer le signifiant au lieu même de son *moment convenable* le *kairos* synchronique!

JS – On est sur cette structure d'anneau de Moebius qui accompagne nos énonciations. Et alors là où est-il notre objet du désir, notre objet *a*? C'est une question. Eh bien justement on peut tout à fait le construire, c'est là où c'est amusant. C'est que cet objet *a* on peut le construire à partir d'une espèce de complémentation qu'on mettrait sur cet anneau de Moebius. Si je couds une pastille le long du bord d'un anneau de Moebius, puisqu'un anneau de Moebius n'a qu'un seul bord, j'ai formellement le droit de coudre sur ce bord quelque chose qui a aussi un bord, bord à bord, je peux faire du raccommodage bord à bord, de la couture bord à bord. Et si ce que je couds a un bord mais a deux faces, enfin si c'est une pastille, eh bien cette pastille je peux la coudre sur cet anneau de Moebius qui sépare S_1 de S_2 .

Intervenante – La rustine.

JS – Cette rustine que je couds dessus ça fait émerger une nouvelle structure, laquelle par cette opération n'a plus qu'une seule face, elle est unilatère. C'est un plan projectif et il nous accompagne au fur et à mesure de nos dires. Il est là, présent. De quoi s'agit-il dans ce passage de la bande de Moebius au plan projectif — que je ne vais pas décrire trop complètement ici? On peut ainsi revoir la structure de la barre. C'est sûrement trop long à développer ici, mais en résumé je dirais qu'il s'agit d'un anneau de Moebius qui ainsi se complète grâce à l'objet de désir concerné par l'énonciation courante. Cette complétion connote la transformation d'un objet de la réalité en objet de désir. Mais cette complétion n'est possible qu'en terme de discours. C'est cette nouvelle structure topologique qui porte le nom de plan projectif. Le voici présenté en cross-cap figure 0.2 page suivante accompagné de son anneau de Moebius (en rouge).

HF – Effet d'une pratique de cure, pour en revenir au $S_1 S_2$, rappelons la question des pulsions de vie et de mort. Freud précise qu'elles se mélangent. Il appelle cela *Mischungstreiben*, mais la difficulté vient du fait qu'elles s'entrelacent *verschänken* et qu'elles s'entrecroisent *verschlingen*. Il devient important et nécessaire donc de les dés-intriquer dans leur diachronie. Je viens de dire: *il devient nécessaire*. Chaque fois que nous faisons entendre le terme *nécessaire*, nous évoquons implicitement le sens premier de ce terme, c'est à dire ce qui est du plus proxime de soi, du plus intime de soi: la *necessitas*. C'est ce que signifie *necessitas*. Ce point d'intimité avait,

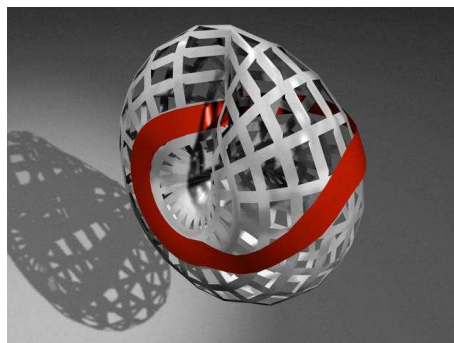


FIGURE 0.2. Plan projectif en immersion crosscap

en leur temps, spontanément conduit les latins à dénommer leurs parents *les nécessaires, necessitudines* (SUÉTONE, PLINE) c'est-à-dire ceux qui nous rattachent au point le plus intime de ce qui regarde l'être de sujet que nous sommes: à savoir être à pulsion de vie et à pulsion de mort poussant le manque jusqu'à, paradoxalement, se défendre même de toute représentation d'inévitabilité de la mort, obérant ainsi le réel lui-même de la mort. Entre S_1 et S_2 tout le travail consiste à dés-intriquer les pulsions pour les situer, l'une comme inclination au désir et à la jouissance et l'autre s'en contentant comme d'un pis aller de suffisance. On se suffit dans la psychothérapie. Peut-être l'évolution de la psychanalyse nous fait-elle prendre la distance nécessaire à tenir entre S_1 et S_2 , comme en une métaphysique d'ordre de la Nature comme référent et où, question de semblant, la question de l'être implique une subdivision d'espèces. L'être de sujet humain en étant l'une d'elles. Dans cet ordre de Nature là, il existe un signifiant de l'absence de signifiant: $S(\mathcal{A})$ [S de grand A barré]. En 867 JEAN SCOT ERIGÈNE, dans sa réflexion, énonça une telle supposition. Il mit en évidence que pour entendre la nature humaine elle-même créée, il fallait alors considérer la Nature selon quatre espèces et en conclure que l'une d'elles, question de semblant (*species*), la nature non-crée, ne crée pas. Nous dirions maintenant: ne cesse pas de ne pas créer, $S(\mathcal{A})$.

La division de la Nature selon quatre Différences, écrit-il dans son *Periphyseon*, me semble comporter quatre espèces dont la première consiste dans la Nature qui crée et qui n'est pas créée, la deuxième dans la Nature qui est créée et qui crée, la troisième dans la Nature qui est créée et qui ne crée pas, la quatrième dans la Nature qui ne crée pas et qui n'est pas créée (Livre I).

Cette position de JEAN SCOT ERIGÈNE nie que l'Autre qui n'est créé que par les seuls existants qu'il crée et se substituant au sujet locuteur puisse être réellement créateur. Cette position entretient une relation d'intimité nécessaire avec la langue elle-même de création du sujet locuteur et elle apparaît comme nécessaire (*necessitas*) en même temps qu'étonnante, à la façon du signifiant qui fait toujours apparaître de l'étonnement (*admiratio*).

Pour les quatre espèces, deux d'entre elles (la première et la quatrième) sont récapitulées dans le créateur, les deux autres (la deuxième et la troisième) dans la créature.

Le signifié crée: il désigne. Le signifiant ne cessant pas de ne pas créer, donne à entendre. ALAIN DE LIBERA, médiéviste, pense que le *Periphyseon* d'Erigène fut «la plus puissante construction métaphysique du Haut Moyen Âge». Et LACAN s'aventure à désigner A le Grand Autre comme le *Grand Mystificateur*. Le signifiant appelant toujours un autre signifiant, il ne peut être dans la signification.

Intervenant – ... Quand un signifiant vient toucher un autre signifiant, il peut en ressortir de la signification, non?

HF – S'il en sort de la signification, il en sort une limite qui fait effet de concaténation de la parole libre. Sans signifiant, plus de rebond.

JS – Il ne faut pas perdre de vue non plus qu'un signifiant renvoie à un autre signifiant qui renvoie à un autre signifiant... Mais ils tombent tous dans un trou. C'est qu'au final il y en a un qui manque. C'est qu'il y a du signifiant manquant. *A contrario*, pourrait-on apprendre une langue étrangère, voire étrange en consultant un dictionnaire, non illustré? La réponse est évidemment négative. La structure tautologique du dictionnaire fait obstacle à cet apprentissage.

Intervenante – Il en faut pour la Différence.

JS – Oui, et pour notre devenir de sujet parlant. On le voit bien par exemple dans le jeu des enfants qui à un certain âge commencent à dire pourquoi? *Le jeu des pourquoi*. À un moment donné, le père, la maman ou l'instituteur, à qui est soumis ce feu nourri de questions, finit par dire: je ne sais pas, ou bien, laisse-moi regarder TF1 ou bien, c'est l'heure de la récréation. À un moment donné, le sujet sachant, le père par exemple ou la mère, eh bien il est défaillant, nécessairement. Parce qu'il y a ce que LACAN appelle $S(\mathcal{A})$ [S de grand $\mathcal{A}$ barré], le signifiant du manque dans l'Autre. Parce que dans cet univers symbolique, de signifiants qui renvoient les uns aux autres, eh bien ils pointent tous sur un trou. C'est ce qui fait dire que la structure du symbolique, ce n'est pas une sphère mais c'est quelque chose de torique. C'est-à-dire qu'il y a de la matière mais il y a un trou, un trou courant d'air au milieu, comme une chambre à air pleine, un donut!

HF – $S(\mathcal{A})$, qui synthétise le symbole comme l'ensemble des signifiants marqués par l'absence d'un signifiant qui puisse les totaliser.

JS – Donc on renvoie, on renvoie, on renvoie... mais... il y a un trou, il y a de l'incomplétude.

Intervenant – Cette absence, je me trompe peut-être mais cette absence de signifiant, c'est quand même, je me rends compte justement du réel.

HF – Du réel comme un impossible.

Autre Intervenant – L'impossible à dire.

JS – Justement, c'est là où c'est intéressant: le réel là où est-il? Et bien le réel il est probablement dans cet assemblage particulier de trois tores. Le tore du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Il y a un tore du Réel, mais c'est aussi cet assemblage $R S I$ qui est du réel. Le nœud borroméen en même temps c'est du réel. C'est ça qui est extraordinaire.

PL – Oui. Moi, je ne dis pas que c'est du réel mais qui touche quelque part le réel. Dans le sens que cette touche n'est pas représentable, on ne peut pas la dire.

JS – Mais LACAN, je pense, va plus loin que cela. Il nous dit que, d'une part, il y a ce tore particulier qu'on appelle le Réel qui est une structure torique, mais il dit également, que la jonction du réel, du symbolique et de l'imaginaire, c'est aussi du réel.

PL – Oui, parce que les trois se touchent, se traversent, se pénètrent.

JS – Justement ces trois dimensions ne se pénètrent pas, elles sont superposées les unes aux autres en formant un nœud. Mais elles ne se pénètrent pas. On n'a pas d'enlacement comme il y en a exemple dans les anneaux olympiques. Elles sont toutes les trois superposées mais cependant elles sont liées. C'est bien là la singularité du nœud borroméen.

Emmanuel Valat – Il m'a semblé à un moment donné qu'on était prêt à évacuer la signification. Alors une question naïve. Imaginons que nous rencontrons quelqu'un dont nous ne connaissons absolument pas la langue. Bref, ça devient impossible de faire le travail analytique avec cette personne. Pourtant elle produit des

signifiants. C'est bien parce que ces signifiants nous échappent, dans leur rapport à un certain signifié, que voilà! Si un Coréen demain vient dans mon cabinet et il me dit qu'il ne parle que le coréen, qu'est-ce que vous faites?

HF – J'écoute.

EV – Et les autres fois ?

HF – J'écoute.

JS – Et puis il va faire des silences.

EV – Il ne semble pas que ce soit une position tenable ni qu'on puisse tenir. Deuxième exemple: ce jour-là il viendrait avec une blague extraordinaire. Tous ses copains sont morts de rire quand il nous raconte cette blague. Qu'est-ce qui vous arrive à vous? Il me semble que l'évacuation radicale que vous faites de la signification ne tient pas.

HF – Ce n'est pas une évacuation. C'est une façon d'isoler la question de la Définition aristotélicienne sans l'évacuer, telle que l'avait proposé l'École d'Alexandrie déjà pour y substituer la Différence. Retrouvons LACAN:

un psychanalyste doit s'introduire à l'ordre de la Chose en distinguant fondamentalement le signifiant du signifié. [Lac66]

Puis:

un signifiant est la source des significations et non pas dépendance des significations. [Lac56]

EV – C'est une mise à l'écart.

JS – Tu sais, LACAN répond aux questionnements que tu viens d'amener avec une phrase que j'aime beaucoup. Il s'adresse à l'analyste. Il dit:

l'analysant vient vous parler, soit il parle à vous mais pas de lui, soit il parle de lui mais pas à vous, lorsqu'il pourra vous parler de lui, l'analyse sera terminée.

Avec ton Coréen, pendant sûrement assez longtemps il va parler peut-être de lui mais pas à toi car tu ne comprends pas ce qu'il dit. Mais néanmoins probablement certains silences vont peut-être avoir un certain poids qui vont peut-être relancer et peut-être que progressivement il va peut-être te parler de lui.

PL – Je dois vous lire une phrase de LACAN:

Le sujet se sert du jeu du signifiant, non pas pour signifier quelque chose mais pour tromper sur ce qu'il y a à signifier.

Le signifié de toute manière joue un rôle.

HF – Il joue toujours un rôle. Et quel rôle en effet! Surtout quand le sujet locuteur prend sa pensée même non-énoncée pour du signifiant du simple fait qu'il pense! Là est le problème, là est la question. Il prend sa pensée pour du signifiant et il l'interprète sur la base d'une signification significative tout simplement parce que c'est une pensée sienne en oubliant la signifiance.

La pensée ne subsiste que d'une articulation signifiante en tant qu'elle se donne à entendre dans l'indéfini du langage. [Lac69]

Rappelons que le trou du *kénôme* s'associe à un sème et que le sème porte aussi le sens de témoignage. Et dans le déroulement du langage, le signifiant vient interférer par surprise comme une angoisse d'avoir à rencontrer le kénôme comme un chaos qui arrive. Dès que nous ouvrons la bouche pour parler, nous sommes, avant même de parler, au zéro du sens. C'est ce que ANAXIMANDRE DE MILET appelait *l'apeiron*. Le langage n'a pas d'origine. La signification n'émane pas de la vie et les signifiants sont à être constitués.

Intervenante – Qu'en est-il alors de la mort?

HF – Mais la mort, vous y croyez! Vous y croyez à la mort? Vous y croyez? Il faut croire à la mort. Elle est la seule chose qui soutient l'esprit. il ne faut pas

que le sujet s'en désaïssisse. Et l'esprit s'entendant comme le Symbolique de R.S.I. n'est pas un signifiant, mais c'est lui qui livre le système du monde et de l'infini du langage aux signifiants du manque.[...]]

JS – Je voudrais revenir sur ton Coréen parce qu'il m'agace ton Coréen!

EV – Si je lis de la poésie coréenne. Je serai là à me dire qu'est-ce qui se passe. Pourquoi je dis tout ça, parce que le rapport du signifiant et du signifié tel que le défend SAUSSURE, tel que s'en démarque LACAN... Il faudrait encore montrer en quoi LACAN s'en marque. Il me semble que tout de même chez SAUSSURE on a quand même quelque chose avec le signifié, sans quoi je ne comprends pas moi, qu'est-ce que je peux comprendre au signifiant?

JS – Je pense que c'est un faux problème ce que tu mets en avant parce que ton Coréen, s'il continue à venir te voir, à mon avis il va finir par apprendre un peu le français. Pourquoi il va vouloir apprendre le français? Simplement parce qu'il va vouloir te parler de lui.

EV – C'est du signifié alors. Il va trouver un signifiant qui signifie quelque chose pour moi.

JS – Non, non-non. Effectivement oui il va trouver des façons d'amener des vocables, quelque chose qui lui permette de te parler de lui, sinon il arrêtera de venir. Il arrêtera de venir. Et c'est ça le travail analytique.

EV – On ne peut pas en rester au signifiant.

JS – Pourquoi rester... C'est simplement, pour lui, d'arriver à te parler de lui, c'est ça son but et c'est ça ton but en termes de direction de la cure, de ton côté. Oui mais c'est ça qui compte puisqu'il s'agissait de quelqu'un qui veut se mettre en position d'analysant mais qui ne parle pas la même langue que l'analyste. C'était ça la question. Donc c'est une question de signifiant qu'il va tenter d'énoncer et de te transmettre.

EV – Quant à lui, s'il vient parler sa langue que je ne connais pas.

JS – Donc, il ne parle pas à toi.

EV – ... si dans mon oreille je suis face à un pur signifiant qui ne signifie rien pour moi...

HF – Et alors?

EV – ... et par rapport au reste je suis bien démuni pour dire quoi que ce soit.

HF – Eh bien, alors, reste à se maintenir dans le silence de l'écoute.

JS – Eh bien, tu te tais. Tu te tais, si tu n'as rien à dire. C'est une position d'analyste qui se tient.

EV – Je ne trouve pas.

JS – Ah bon! Et bien c'est quand même mieux que de parler pour ne rien dire.

HF – Voici ce qui est écrit au livre de Job (16/3-6):

C'est une maladie que ce besoin de vouloir répondre... Quand je parle, ma souffrance demeure. Si je me tais, disparaîtra-t-elle pour autant?

JS – La question c'est effectivement de comprendre. C'est vrai qu'on se trompe quand on comprend et LACAN même par son énonciation dans ses séminaires faisait en sorte qu'on ne comprenne pas trop vite.

Pour penser, il vaut mieux ne pas comprendre car on peut galoper à comprendre sur les lieux sans que la moindre pensée en résulte.
[Lac66]

Et d'ailleurs c'est même dans le terme comprendre, prendre dans sa globalité. D'ailleurs c'est assez amusant, en anglais il y a les deux termes, il y a *to comprehend*, qui est le même mot que *comprendre* prendre dans sa totalité, mais en général les Anglo-saxons utilisent plutôt *to understand*, c'est-à-dire attraper ce qui est en-dessous, ce qui est beaucoup plus juste au niveau du refus de comprendre,

de prendre dans sa globalité, parce que là on se goure. Il n'y a pas de raison qu'on ne se trompe pas, parce que là on est dans l'Imaginaire quand on comprend.

Intervenant – Oui mais tout est dans le *pas comprendre trop vite*. C'est là. Ce n'est pas pas comprendre, c'est: pas comprendre trop vite pour ne pas coller son imaginaire.

JS – Voilà.

HF – Pour faire advenir le signifiant, la théorie devient dès lors absolument inutile. Terminons sur la citation saussurienne déjà donnée:

Vous n'avez plus le droit d'admettre d'un côté le mot et de l'autre côté sa signification. Vous devez seulement constater le *kénôme* et le sème associatif.

Et sur ce vers libre de RENÉ CHAR:

Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux.

REFERENCES

- [Koj68] Alexandre Kojève. *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*. Gallimard, Paris, 1968.
- [Lac54] Jacques Lacan. Les écrits techniques de Freud. Séminaire I, en version non publiée, 1953–1954.
- [Lac56] Jacques Lacan. Les psychoses. Séminaire III, en version non publiée, 1955–1956.
- [Lac66] J. Lacan. *Écrits*. Le Seuil, Paris, 1966.
- [Lac69] Jacques Lacan. D'un autre à l'autre. Séminaire XIX, en version non publiée, 1968–1969.
- [Lac72] Jacques Lacan. ... ou pire. Séminaire XIX, en version non publiée, 1971–1972.
- [Lec75] Serge Leclaire. *Psychanalyser*. Points, Paris, 1975.
- [Sau65] F. de Saussure. *Cours de linguistique générale*. Payot, Paris, 1965.